

## William Morris, père et utopiste de la décroissance (1834-1896)

Clement Homs, <http://forum.decroissance.info>

« Quelle est la place de l'Angleterre ? Apporter la civilisation au reste du monde ? Exactement ; le monde doit être civilisé, et je suis convaincu que l'Angleterre jouera un rôle important dans le développement de notre civilisation. Pourtant, depuis que j'ai entendu parler de vin fabriqué sans jus de raisin, de toile de coton principalement à base de barytine ou de soie constituée aux deux tiers de tripes, de couteaux dont la lame se tord ou casse dès que vous tentez de couper quelque chose de plus dur que du beurre, et de tant autres mirifiques prodiges du commerce actuel, je commence à me demander si la civilisation n'a pas atteint un point de falsification tel que son expansion ne mérite plus d'être soutenue - en tout cas, s'il faut tuer un homme pour qu'il l'accepte, cela ne vaut sûrement pas grand chose » [1].

W. Morris, 1880.

Auteur des Nouvelles de nulle part (1890), poète, artisan, chef de file du mouvement artistique d'avant-garde Arts and Crafts, ami de Faulkner, William Morris est le mieux connu des écrivains utopistes de la Grande-Bretagne du XIXe siècle [2]. Lecteur comme Georges Orwell de Charles Dickens, W. Morris est certainement celui qui à la vue de la révolution thermo-industrielle que connaît l'Angleterre dans ces années là - et qui sera on le sait la première strate dans l'édification des sociétés spectaculaires de croissance -, saura mettre avec le plus de lucidité, par écrit et en parole, « une perception émotionnelle que quelque chose n'est pas juste » ce qu'Orwell définit dans son maître-concept de résistance politique, comme étant la « common decency » [3]. Je ne veux pas faire ici une sorte de présentation exhaustive de la réflexion protéiforme de Morris qui serait véritablement impossible, ni donner une interprétation nouvelle ou originale de son oeuvre, mais seulement indiquer quelques éléments qui dans celle-ci font dire récemment au disciple d'Ivan Illich, Thierry Paquot, que « William Morris prône ce qu'on nomme depuis peu la décroissance et qu'il refuse d'admirer un marché qui expose tant de biens inutiles répondant à de faux besoins » [4]. Libre au peut-être futur lecteur de Morris, d'en découvrir toute la richesse et la complexité, mais aussi les ambiguïtés et les faiblesses, car si son oeuvre peut être pour nous une source de réflexion et d'inspiration, Morris est aussi à lire à partir de les différentes « boîtes à outils » que nous fournissent des auteurs aussi divers et variés dont se réclame la décroissance, de Charbonneau à Ellul, en passant par Debord, Lefebvre, Illich, Lasch, Legendre, Foucault, Castoriadis, Partant, Granstedt, Rist ou Latouche. Car si la décroissance doit se dégager le plus possible de « l'écologie scientifique » des Lovelock, des Jonas (dans les implications politiques de sa réflexion par ailleurs très intéressante), des Georgescu-Roegen et des Cochet qui est appelée demain et dès aujourd'hui à remplacer feu le « socialisme scientifique » et servir de logiciel pour organiser la survie de la Mégamachine planétaire, il faut aussi comme nous y invitait le philosophe Walter Benjamin, travailler les utopies de l'intérieur pour les dégager de leur part de mythe et ceci afin de « sauver l'étincelle libératrice qui les anime et ainsi aider à la naissance d'une raison " élargie ", suffisamment

aventureuse pour se conforter à un mode de pensée sauvage qui marque les limites de la raison et en désigne les points aveugles » [5].

Nous en resterons donc ici à la présentation de trois éléments dans l'oeuvre de Morris : la critique disons « écologiste » de la société de consommation à travers le concept d'« ersatz » qu'il va développer, la critique de l'idéologie du Travail que l'on appréciera dans ses rapprochements et différences avec celle de Lafargue et Marx, enfin un bref commentaire sur l'utopie que dégage Morris dans son ouvrage le plus connu, les Nouvelles de nulle part.

### La société des nuisances à l'âge des ersatz.

Socialiste utopiste qui s'inspire de Marx et surtout de sa critique de la division du travail et de l'aliénation de l'individu dans la forme-marchandise, Morris ne cessera presque jamais de faire des conférences, souvent devant des auditoires ouvriers. Par son opposition à l'utopie étatiste et distributiste de l'américain Edward Bellamy (qui influence aujourd'hui un certain micro-courant de la décroissance d'ailleurs allié et c'est pas par hasard, au journal de l'écologie scientifique étatiste La Décroissance appelé aussi accessoirement « journal de l'Ordre »), Morris éprouve aussi envers les critiques issue de l'anarchisme individualiste du capitalisme, une plus grande sympathie que la plupart des socialistes contemporains beaucoup plus tournés vers la volonté de contrôler l'appareil d'Etat par la dictature du prolétariat. Positionnement qui permettra à des continuateurs du situationnisme de s'en réclamer un siècle plus tard.

William Morris dénonce l'aliénation de l'homme par la machine, la futilité et la facticité du « monde de la marchandise ». Précurseur de l'écologie quand il écrit que « la vie civilisée n'étant plus qu'un ersatz en comparaison de ce que devrait être la vie sur Terre » [6], il peut-être aussi considéré comme un pionnier de ce qu'on appellera dans les 1960-70, « la critique de la société de consommation dirigée » (Henri Lefebvre), car il dénonce dès la fin du XIXe siècle, « la rapide progression de l'ersatz dans notre alimentation » comme dans le reste de la vie artificialisée. Le « siècle des nuisances » que connaissent les sociétés d'abondance (de maux) est pour lui marqué par la substitution d'un ersatz (traduction de « makeshift ») à un produit de qualité, résultat objectif de la falsification industrielle qui n'est à cette époque là qu'à ses débuts en Angleterre, et dont on connaît aujourd'hui les aboutissants et la fin de l'histoire. Il est donc le pourfendeur de l'accumulation d'objets et d'aliments dégradés. « Certaines personnes pensent que ces comforts là [ceux des " commodités d'une riche maison bourgeoise " qui on le sait va devenir durant les Trente Glorieuses l'idéal domestique de la société de consommation au sein de l'Etat-Providence-de-l'abondance] constituent l'essence même de la civilisation et que leur jouissance est ce qui sépare cette civilisation de la barbarie. S'il en est ainsi, adieu mes espoirs ! Je pensais que civilisation signifiait conquête de la paix, de l'ordre et de la liberté, bonne entente entre les hommes, amour de la vérité et haine de l'injustice, en résumé une bonne vie nourrie de ces valeurs, libérée de la lâcheté et de la peur, mais riche en événements. Voilà comment je définis la civilisation, et non par l'accumulation de sièges rembourrés et de coussins, de tapis et de gaz de ville, de viandes délicates et de boissons fines et, enfin par des différences toujours plus aiguës entre les classes » [7]. Car en effet, « l'abondance d'informations est telle [et la publicité n'était encore qu'à l'état embryonnaire] que nous connaissons l'existence de toutes sortes d'objets qu'il nous

faudrait mais que nous ne pouvons posséder et donc, peu disposés à en être purement et simplement privés, nous en acquérons l'ersatz. L'omniprésence des ersatz et, je le crains, le fait de s'en accommoder forment l'essence de ce que nous appelons civilisation » [8].

Pour prendre un exemple particulier pour rapprocher Morris de la décroissance, on pourrait ainsi penser à ceux qui parmi nous se sont lancés dans l'activité de paysan-boulangier contre on le sait la production industrielle du pain dans les rayons des méga-marchés. Il écrit à ce propos : « Je commencerai par des exemples très terre à terre, par le sujet trivial, prosaïque, du boire et du manger. On y trouve donc des ersatz ? Que trop hélas ! Vous avez tous entendu parler de ce que l'on nomme le pain ; je soupçonne cependant que vous êtes fort nombreux à avoir goûté la denrée véritable, quoique l'ersatz qui l'a supplantée depuis longtemps vous soit familier. Dans ma jeunesse, c'est surtout à la campagne qu'on mangeait du pain digne de ce nom et il était rare d'en trouver en ville. Aujourd'hui, le pain préparé par les boulangers des villages est plus mauvais encore que celui des villes. Les gens des campagnes, du moins celles que je connais, ont cessé de fabriquer leur propre pain. Ils l'achètent à la boulangerie locale, tandis qu'il y a encore trente ans, ils le cuisaient chez eux. Dans presque tous les vieux cottages du voisinage (dans les comtés d'Oxford, de Gloucester, etc), on peut encore apercevoir au fond de la cheminée le petit four rond, désormais sans emploi. Vous vous dites peut-être que les gens peuvent toujours faire leur pain s'ils le désirent. Eh bien, non. Car une bonne miche de pain nécessite une bonne farine, et l'on n'en trouve plus. L'idéal du meunier moderne (importe, j'imagine, d'Amérique, patrie de l'ersatz) semble être de réduire les riches grains de blé en poudre blanche dont la particularité est de ressembler à de la craie, car il recherche avant tout la finesse et la blancheur, au détriment des qualités gustatives. Vous voyez donc qu'il est désormais pratiquement impossible de trouver du pain. Et cela, vous devez le comprendre, est un trait essentiel du processus d'édification de la société de l'ersatz : on impose à toute une population un ersatz quelconque, et en un laps de temps très court l'authentique, le produit d'origine, disparaît totalement » [9].

C'est donc la société industrielle et ses effets sur la vie et la qualité de la relation sociale qui va peu à peu se spectaculariser pour devenir une absente permanente à elle-même, que Morris dénonce. Il combat alors la grande industrie et son machinisme : « Je crois, écrit-il, qu'il en sera toujours ainsi et que la multiplication des machines n'aura d'autre effet que de multiplier les machines ». Et comme dit Orwell c'est bien l'« horreur instinctive devant la mécanisation de la vie » caractéristique des premières révoltes ouvrières (avec le luddisme industriel et rural) qui dé-organisait les lieux sociaux et évidait leur vie de toute autonomie consistant en un pouvoir-capacité, que mettra par écrit Morris. Il lui paraît donc souhaitable une limitation de l'industrialisation quand elle ne répond à aucune nécessité. A la différence de Lafargue qui malgré qu'il en est lui aussi bien conscience, continuera son discours favorable à l'automatisme, Morris ne voyait plus guère de possible sortie du travail grâce à l'introduction du machinisme. Dans Nouvelles de nulle part, nous pouvons lire ce dialogue :

« Sa façon de juger la vie au XIXe siècle me coupa un peu le souffle, et je dis faiblement :

Mais il y avait des machines pour économiser la main d'œuvre ?

Ah ba ! Que me racontez-vous là ? C'est machine ? Oui, elles étaient destinées à économiser la main d'œuvre (ou plus

nécessairement la vie humaine) nécessaire à une tâche, afin de l'employer, je dirais volontiers de la gaspiller, dans une autre tâche probablement aussi inutile. Ami, toutes les inventions pour réduire les dépenses de main-d'œuvre ont eu pour seul résultat d'accroître le fardeau du travail. L'appétit du Marché mondial grandissait à mesure que l'on tentait de l'assouvir » [10].

C'est aussi la ville tentaculaire, la métropole, comme forme organisationnelle immanente à l'ontologie de l'échangeabilité généralisée et de la division sociale du travail socialisé, que dénoncera Morris. Critiquant l'utopie centraliste, étatique et urbaniste de l'américain Bellamy, il écrit ainsi que « la conception de la vie est singulièrement limitée chez M. Bellamy ; il n'envisage d'existence que dans une grande ville [...]. Cela paraît étrange à certains d'entre nous qui ne peuvent s'empêcher de penser que l'expérience aurait dû apprendre que de telles agglomérations de population constituent la pire forme possible de résidence » [11]. Morris défendra alors la possibilité d'embellir tous les moments de la vie quotidienne, d'harmoniser la ville et la campagne et faire de la Grande-Bretagne un « jardin » (Morris s'inspire là notamment d'Owen, Fourier et de Cobbett). Chose assez peu répandue à l'époque, il dénonce la disparition des campagnes et l'urbanisation à outrance.

### « L'art est l'expression de la joie que l'homme tire de son travail » : W. Morris, héritier de Fourier, Lafargue et Marx ?

Comme l'écrit Daniel Colson, « l'anarchisme s'est longtemps identifié aux rapports de travail, à la qualité de " producteur " des ouvriers manuels et aux différentes formes et expériences du mouvement ouvrier (...) et qu'il y a là une valorisation intemporelle du travail et d'une condition de " producteur " identifiée à l'activité manuelle, qui encombre trop souvent la tête et l'imaginaire des libertaires » [12]. Il y a donc traditionnellement comme pour toutes les conceptions anarchistes du travail, une méfiance vis-à-vis de William Morris qui vit de son propre jardin, qui a pour passion la chasse et la pêche, tandis que dans son enfance sa famille brassait sa propre bière et fabriquait son pain et son beurre.

Mais comme nous l'avons dit, Morris n'est pas un théoricien de l'anarchisme comme le serait Proudhon ou Bakounine. S'il se sent proche de ses amis anarchistes individualistes [13] pour autant Morris comme le remarque un de ses éditeurs, « fut plus un tribun qu'un théoricien » [14], et il est de plus un lecteur marqué par Marx et notamment comme nous l'avons dit, par sa critique de l'aliénation par la forme-marchandise et de la division du travail. Et c'est finalement là que Morris est beaucoup plus intéressant que tous les marxismes réunis qui se sont dès le départ embourbés dans les sables d'un économisme profond. En avouant n'avoir rien compris à l'analyse purement économique de Marx, mais en ayant compris finalement le sens radical de l'économie comme aliénation de la vie, Morris va pouvoir prendre chez Marx ce qu'il y a de plus subversif. Dans le Travail objectivé par les représentations économiques pour aboutir à échanger sa force de vie contre un salaire qui en est l'abstraction représentationnelle, il sait désormais que « quels que soient la forme et le contenu particulier de l'activité et du produit, nous avons affaire à la valeur, c'est-à-dire à quelque chose de général qui est négation et suppression de toute individualité et de toute originalité » [15]. Et cela - c'est-à-dire l'essentiel de la critique chez Marx, la critique de la forme-valeur qui est la condition de l'échangeabilité - Morris l'aura saisi parce qu'il l'aura lui aussi ressenti dans la chair de sa vie. Il va alors dénoncer le

travail non pas sur le mode de la critique anarchiste, mais à partir de l'analyse de l'aliénation de l'homme dans sa praxis par les représentations économiques. Il va ainsi souligner dans ses conférences (« je n'ai qu'un seul sujet de conférence, les relations qui existent entre l'art et le travail ») la nécessité de réconcilier l'art et le travail, c'est-à-dire déjà sortir des représentations économiques qui objectivent le Travail par une comptabilité mathématique abstraite. On découvre alors que Morris insiste sur la nécessité pour chaque individu de développer sa créativité, élément essentiel de toute humanité, c'est-à-dire de sortir du travail dans sa représentation par la forme-valeur de laquelle a été écarté toute subjectivité radicale, toute joie de vivre, toute « convivialité » au sens d'Ivan Illich. Morris en quelque sorte, recherche ce que Fourier a appelé le « travail attrayant », c'est-à-dire le travail dégagé de son objectivation par les représentations économiques. Mais Morris a aussi les mêmes intuitions que les situationnistes sur le dépassement de l'œuvre d'art dans la vie quotidienne (« la vie c'est le huitième art » disent les lettristes). Il écrit ainsi que « tout en reconnaissant être vaniteux, je ne pense pas avoir en réalité accompli d'excellentes choses - considéré d'un point de vue extérieur -, sauf pour moi-même, hormis le fait d'avoir manifesté mon intérêt pour l'histoire. Je place la poésie sur le même plan que les arts manuels : comme eux, elle a quitté le domaine du réel. Les arts - ou ce qu'il en reste - doivent mourir avant de pouvoir renaître. Tu connais mon avis là-dessus, il vaut pour moi comme pour les autres. Néanmoins, cela ne m'empêche pas de continuer à écrire des poèmes ou à dessiner des motifs, car seul le plaisir me guide dans ses activités » [16].

## L'utopie de Morris et la société de décroissance.

Dans la société qu'envisage Morris dans sa grande fiction de 1890, les Nouvelles de nulle part (à l'origine Erasme avait proposé pour titre de son ouvrage à Thomas More, l'étymologie latine « nusquam » - nulle part -, au dernier moment ils préféreront l'étymologie grecque d'« utopia ») il décrit une société libre, non figée et qui s'oppose point pour point à l'utopie centraliste et étatique d'Edward Bellamy (Looking Backward) et qui ressemble fortement à ce que certains idéologues de la décroissance entendent nous proposer. G. K. Chesterton, l'auteur du Monde comme qu'il ne va pas, écrit à propos de Morris qu'« il décrit simplement un pays inconnu où chacun se sent bienveillant toute la journée. Qu'il puisse ainsi rêver est sa vraie dignité de poète. Il fut le premier des esthètes à sentir le médiévisme comme une odeur de matin, et non comme une senteur de déclin. »

Morris décrit alors une union de l'art et de la vie, du politique et de l'esthétique, du travail et du plaisir, dans un univers et un espace à la taille de l'homme et non à celui des Etats, des firmes et de la pollution désormais mondialisée et que l'on s'échange comme n'importe quelle marchandise. Gregory Claeys fait une excellente présentation de cette utopie littéraire. « L'ouvrage ne comporte pas d'intrigue vraiment construite mais se fait l'écho d'un narrateur plongé dans le sommeil d'un meeting politique hivernal du XIXe siècle, se retrouve au XXIe siècle, dans un Londres post-révolutionnaire, où sont concrétisés les idéaux socialistes de Ruskin [le maître de Morris qui l'aura beaucoup influencé]. Quelles sont les caractéristiques de la société nouvelle ? Les costumes sont souvent d'inspiration médiévale, souvent aussi fabriqués à la maison. Les femmes sont apparemment les égales des hommes et libres de faire “ ce qu'elles font le mieux et ce qu'elles aiment le mieux ”, quoique cela semble impliquer le service des hommes. Les rivières ont été

nettoyées, les saumons ont fait retour dans la Tamise et des immeubles ont été démolis pour laisser place à des plantations d'arbres. Les grandes villes comme Londres ont vu leur superficie diminuer, tandis que les villages se sont développés pour atteindre une taille optimale ; la Grande-Bretagne est désormais un jardin, où “ rien n'est gaspillé et rien n'est gâché ”. Il n'y a pas de pauvres et les normes architecturales sont strictes. Il n'y a ni achat, ni vente, au sens traditionnel, mais les marchés sont régulés par des accords locaux et des contrôles coutumiers [17], sans que cette régulation s'accompagne de mesures punitives. Ainsi se procure-t-on des marchandises sans qu'il y ait échange (...). Les locaux de l'ancien Parlement étant consacrés pour l'essentiel au stockage du fumier, la politique devient fondamentalement une affaire locale, traitée dans des réunions “ moléculaires ”. La plupart des causes de crime ayant disparu avec l'abolition de la propriété privée, les criminels ne sont désormais traités comme les délinquants habituels mais comme des amis égarés ; et en dehors des fous et des malades, personne n'est plus privé de liberté. On cultive la différence en faveur des différences individuelles en matière d'habillement et de style personnel. Dans la détermination de la politique publique, l'opinion minoritaire, quand elle est importante en nombre, est respectée, de façon à éviter son écrasement par la majorité, tant que celle-ci ne s'est pas dégagée de façon significative. Prenant en compte les objections les plus courantes à l'encontre du socialisme (uniformisation des personnalités, tendance au despotisme, répugnance au travail en l'absence de l'aiguillon de la concurrence), Morris consacre un chapitre à chacune des questions soulevées ; il y note que les travaux plus pénibles semblent devoir être exécutés aisément et que la concurrence se limite à déterminer comment les tâches peuvent être accomplies au mieux. La créativité a été introduite dans toutes les formes de travail. “ Un machinisme immensément amélioré ”, note-t-il aussi, est mis en place pour exécuter “ tout ce qu'il serait pénible d'effectuer manuellement ”. Ainsi, le grand attrait de l'utopie ne réside pas dans l'exposé fastidieux des moindres détails de l'organisation sociale, cette jungle où tant d'utopistes se sont perdus ; il provient du portrait irrésistible d'une société au sein de laquelle beauté et travail ont été harmonisés par l'introduction d'idéaux socialistes décentralisés » [18].

## Conclusion provisoire.

Nous laisserons le dernier mot de présentation de l'œuvre de William Morris à Thierry Paquot. « Certains y verront une grande naïveté sur fond de paysages bucoliques, d'autres un humanisme à un stade artisanal, d'autres enfin un communisme anti-étatiste qui aurait brûlé les étapes du déroulement déterministe de l'histoire du mode de production capitaliste. Nous pouvons y voir le refus d'une société mécanisée dans laquelle l'homme est un appendice de la machine et le désir d'une organisation sociale reposant sur la plus grande convivialité possible, « convivialité » dans le sens que lui donne Ivan Illich (1926-2002), c'est-à-dire cette autonomie du sujet, cette maîtrise des outils, cette relation désintéressée à autrui et le respect des équilibres toujours précaires des multiples écosystèmes » [19].

Notes :

[1] Conférence inédite, « Our Country Right or Wrong », (1880), citée par E.P. Thompson, in William Morris, Romantic to Revolutionary, New York, 1976, la meilleure biographie de Morris, par l'auteur de La Formation de la classe ouvrière anglaise où l'on retrouve l'histoire des luddites anglais. Sur le grand historien E.P. Thompson, on peut lire aussi son histoire du XVIIIe siècle au travers de son maître-concept

d'« économie morale de la foule », qui est pour les objecteurs de croissance d'un intérêt particulier pour analyser les résistances populaires à ce que S. Latouche a appelé « l'invention de l'économie », cf. C. Homs.« L'historien du luddisme, Edward P. Thompson, et l' " économie morale de la foule" »

[2] News of Nowhere était au programme 2005-2006 du Capes et de l'agrégation du professorat d'anglais. Signe du renouveau d'attention pour les penseurs de l'utopie en ce début du XXIe siècle, on se reportera au numéro spécial du Magazine Littéraire, « La renaissance de l'utopie », n°387, mai 2000.

[3] G. Orwell, dans son essai consacré à Charles Dickens.

[4] Thierry Paquot, Utopies et utopistes, La découverte, Coll. Repères, Février 2007, p. 48.

[5] Miguel Abensour, Article « Benjamin (Walter) », in M. Riot-Sarcey, T. Bouchet et A. Picon, Dictionnaire des utopies, Larousse, 2002, p. 23.

[6] W. Morris, Conférence « L'âge de l'ersatz », 18 novembre 1894, reproduit dans le recueil de conférences et d'articles, W. Morris, L'âge de l'ersatz et autre textes contre la civilisation moderne, Encyclopédie des nuisances, 1996, p. 122.

[7] Extrait de « The Beauty of Life », conférence donnée en 1880.

[8] W. Morris, Conférence « L'âge de l'ersatz », 18 novembre 1894, in W. Morris, L'âge de l'ersatz, op. cit., p. 121.

[9] Ibidem, p. 122-123.

[10] W. Morris, Nouvelles de nulle part, Paris, Editions sociales, 1961, p. 186.

[11] Cité par T. Paquot, op. cit., p. 48.

[12] Daniel Colson, Article « Travail », in Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze, Le Livre de poche, 2001, p. 335-336.

[13] Nous remarquerons quand même à l'encontre de Max Stirner

[14] Avant-propos par EdN, in L'âge de l'ersatz, op. cit., p. 12.

[15] C. Marx, Grundrisse, p. 95.

[16] Lettre à Georgiana Burne-Jones, 21 août 1883.

[17] Notes C.H. : On pourrait en effet dire que cette critique là de la relation sociale qui prend la forme de la marchandise mais sans impliquer disons la critique des marchés, disons pour parler comme Illich, qui regroupent les "activités vernaculaires", on est proche me semble-t-il des positions de S. Latouche dont on lira le très intéressant article « Le marché, l'agora, l'acropole : se réapproprier le marché », in revue anarchiste Réfractations, n°9. Numéro portant sur la décroissance et la critique du développement.

[18] Gregory Claeys, Article « Morris (William) », in M. Riot-Sarcey, T. Bouchet et A. Picon, op. cit., p. 150-151.

[19] T. Paquot, op. cit., p. 49-50.